Resp 35300
-2/5

LAS HAUNOUS

DE

GASTOU-PHEBUS

POÈME BÉARNAIS

PAR GUILLAUME DE BATAILLE

CHEVALIER DE CHARLES III D'ESPAGNE

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ROYALE ARAGONAISE DES AMIS DU PAYS DE SARAGOSSE.

Rés 35300-2/5

LAS HAUNOUS

DE

GASTOU-PHEBUS

POÈME BÉARNAIS

QUI A OBTENU UNE MÉDAILLE D'HONNEUR,
AU CONCOURS DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE, SCIENTIFIQUE
ET LITTÉRAIRE DE BÉZIERS EN 1870

PRÉCÉDÉ D'UNE

NOTICE HISTORIQUE SUR GASTON-PHÉBUS

Comte de Foix, Seigneur Souverain de Béarn

PAR GUILLAUME DE BATAILLE

CHEVALIER DE CHARLES III D'ESPAGNE
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ROYALE ARAGONAISE DES AMIS DU PAYS DE SARAGOSSE.

PRIX : 50 CENTIMES

AU PROFIT DES PETITES-SOEURS DES PAUVRES.

PAU
IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE É. VIGNANCOUR.

1871.

NOTICE HISTORIQUE

SUR

GASTON-PHÉBUS

COMTE DE FOIX, SEIGNEUR SOUVERAIN DE BÉARN.

Le règne de Gaston-Phébus est la plus glorieuse page de nos vieilles annales Béarnaises, et s'il m'était permis de comparer les petites choses aux grandes, je dirais que ce prince fut à la souveraineté du Béarn et de Foix, ce que Louis XIV fut à la France. Rien ne manque à sa gloire ; ni les brillants faits d'armes, ni la sagesse dans le gouvernement, ni la grandeur des vues, ni le goût pour les lettres qu'il cultiva avec succès, ni l'honneur d'avoir eu un grand historien pour témoin et narrateur de ses hautes actions et de son grand caractère. Il vous est peut-être arrivé comme à

moi, ami lecteur, d'avoir par une belle soirée de printemps, entendu dans notre belle vallée d'Ossau les vieux et naïfs refrains attribués à Gaston-Phébus, et de vous être par la pensée reporté au bon vieux temps où ce prince chevalier composait la douce romance :

D'aqueres mountines
Qui tá haútes soun,
Doudene
M'empexen de bede
Mas amous oùn soun.
Doundoun. (1)

C'était, sur mon honneur, un beau temps pour la terre de Béarn. Permettez-moi donc de vous dire deux mots sur cette époque et sur notre illustre héros.

***

Gaston, que la beauté de ses traits, et peut-être aussi le soleil qu'il avait pris pour emblème, firent surnommer Phébus, succéda à l'âge de douze ans, à son père Gaston IX de Foix, tué en 1343, au siége d'Algéciras, contre les Maures. Sa mère, Eléonore de Comminges, princesse fort distinguée, fut tutrice de Gaston et régente de ses états. Elle présida avec le plus grand soin à l'éducation du jeune prince qui fut des mieux réussies. Aux exercices de l'esprit, il joignit toujours les jeux du corps qui sont propres à former un vaillant homme de guerre. Comme le plus illustre de ses descendants, Henri de Bourbon qui devint notre

---

(1) Ces chères montagnes
Qui sont si hautes,
M'empêchent de voir
Où sont mes amours.

immortel Henri IV, Gaston s'essayait à gravir d'une haleine les côteaux abruptes, à jeter la lance avec ses écuyers et à tous les autres passe-temps de la chevalerie. Il fut le plus grand chasseur de son époque, son livre des *déduicts de chasse* est encore regardé par nos Nemrods modernes comme l'un des meilleurs ouvrages sur cette matière.

Impatient de la gloire, il partit à quinze ans, pour combattre les Sarrasins d'Espagne et venger ainsi la mort de son père. Nos voisins d'outre-monts conservent de lui le meilleur souvenir. Que de fois me suis-je arrêté au coin d'une petite rue de Saragosse, pour relire ce nom de *Calle de Gaston* qui flattait mon amour propre de Béarnais; que de fois ai-je demandé à voir, dans les trésors de Notre-Dame de Pilar, le cor et les éperons d'or de notre vaillant chevalier.

A son retour d'Espagne, il épousa Agnès de Navarre sœur du roi Charles le Mauvais, le plus détestable des princes qui aient jamais vu le jour et qui sembla prendre à cœur de mériter son surnom. Charles ayant été arrêté par le roi Jean, Gaston partit immédiatement pour Paris, dans le but de réclamer du monarque français la délivrance de son beau-frère. Mais Jean, loin de se rendre aux pressantes raisons du comte de Foix, le fit enfermer au châtelet, pour le contraindre ainsi à lui rendre hommage de sa terre de Béarn. C'est alors que notre souverain fit au roi de France cette réponse pleine d'une noble fermeté et dictée par le sentiment de notre vieille indépendance : « Ma terre de Béarn, Sire, ne relève de personne, fors de Dieu. » On était alors à l'année 1356 à jamais fatale par la bataille de Poitiers, et le roi Jean qui avait assez des embarras

que lui causait la guerre contre l'Angleterre, accorda la liberté à Gaston pour qu'il put mettre ses états à couvert de l'invasion Anglaise. Phébus fit respecter la neutralité du Béarn, et au prince noir réclamant des droits sur notre pays, par suite du traité de Brétigny, il fit la même réponse qu'au roi de France.

Toujours passionné pour les aventures, et ne cherchant que les occasions de pourfendre les infidèles, il offrit son épée aux chevaliers Teutoniques, et le nord de l'Allemagne fut pendant quelque temps le témoin de ses nouveaux exploits En revenant des pays qui forment aujourd'hui le royaume de Prusse, il se signala avec son fidèle compagnon le captal de Buch, contre les bandes de la Jacquerie qui désolaient la France. A la tête d'un petit nombre de chevaliers, Gaston-Phébus et le captal de Buch attaquèrent ces hordes indisciplinées de paysans, aux environs de Meaux. Ils les défirent, en taillèrent en pièces une bonne partie et dispersèrent le reste. La vieille querelle qui divisait les maisons d'Armagnac et de Foix était loin d'être éteinte. Le comte d'Armagnac entre en armes, sur les terres de Béarn, mais Gaston marche sur lui, sans perte de temps et remporte une grande victoire aux environs de Mont-de-Marsan. Le comte d'Armagnac est fait prisonnier, ainsi que le sire d'Albret et le vicomte de Castelbon; cette prise vaut au comte de Foix un million de livres.

Pendant que les Anglais pressuraient les pays de Guienne et de Gascogne, comme de nos jours un puissant voisin, j'allais dire un implacable ennemi, le fait de nos provinces de l'Est, Gaston-Phébus observant entre la France et l'Angleterre la plus stricte neutralité, ne

s'occupait que du bonheur de ses sujets. Nous admirons encore aujourd'hui les règlements et les ordonnances de ce prince concernant l'administration de ses états. Il était tellement aimé de ses peuples que les états de Béarn ayant accordé pour la première fois, sous son règne, des subsides à leur souverain personne dans tout le pays ne songea à s'en plaindre, et les nouvelles contributions furent payées avec la meilleure grâce du monde.

Froissart, dans ses Chroniques, nous donne une idée de la magnificence et de la générosité du comte de Foix qu'il connaissait bien, puisqu'il avait passé douze semaines en son château, défrayé de toutes ses dépenses, conversant avec lui, selon son expression, non pas en gascon, mais en français bel et beau. Je ne saurais mieux faire pour donner une juste idée de notre héros, que de citer en entier le portrait que nous en a laissé ce chroniqueur illustre :

« Le comte avait cinquante-neuf ans, beau, belle forme, belle taille, air riant, le regard verd et amoureux, sage chevalier était et de haute entreprise et de bon conseil. Il fut prud'homme en l'art de régner. Il était connaissable et accointable à tous les gens, et doucement et amoureusement parlait à eux. Il était brief en ses conseils et ses réponses; il avait quatre secrétaires pour écrire et récrire. Oncques n'aima fol outrage ne folle largesse, et voulait savoir tous les mois ce que le sien devenait; il avait douze receveurs qui servaient tour à tour de deux en deux, et leur service était de deux mois; il avait un contrôleur; à celui-ci les autres rendaient leur compte, et celui-ci comptait à Gaston par rôles et livres écrits, et ses comptes laissait par devers lui. Il

avait grand foison de florins et en avait bien par trente fois cent mille; n'étaient an qu'il n'en donnât soixante mille aux étrangers chevaliers, écuyers, héraults et ménestriers.

» Tous les jours disait son pseautier, tous les jours faisait donner cinq florins d'aumônes, à sa porte, en petite monnaie. Il aimait les chiens et la chasse; il se découchait à haute none, dînait au soleil couchant et soupait à minuit; quand de sa chambre, à minuit, venait pour souper dans la salle, devant lui avait douze torches allumées, et icelles douze torches étaient tenues devant sa table. La salle était remplie de chevaliers et écuyers, et toujours étaient dressées tables à foison où soupait qui voulait. Nul ne parlait à lui, à sa table, s'il ne l'appelait. Il mangeait par coutume foison volailles et par spécial les ailes et les cuisses tant seulement, et le lendemoin petit mangeait et buvait. Il prenait grand esbattement en son des ménestriers et s'y connaissait. Il faisait chanter rondeaux à ses clercs, et seyait deux heures à table.

» Brièvement tout considéré, avant que je vinse en cette cour, j'avais été en monlt cours de rois, de ducs, de princes, de comtes et de hautes dames; mais je ne fus oncques en nulle qui mieux me plût, ni ne vis aucuns qui fussent sur le fait d'armes réjouis plus que celui où le comte de Foix était On voyait en la salle, en sa chambre, en la cour, chevaliers et écuyers d'honneur aller et marcher, et les oyait-on parler d'armes et d'amour, tout honneur était là dedans trouvé, toute nouvelle de quelque pays et de quelque royaume que ce fût, là dedans on y apprenait; car de tout pays pour la vaillance du seigneur, elles y venaient. »

Phébus ne se consola jamais de la mort prématurée de son fils, qu'il avait renfermé dans la tour de Moncade, et à laquelle il ne fut pas étranger. Il n'eût pas d'autre enfant de sa femme Agnès de Navarre, avec laquelle il avait peu vécu ; mais il prit en grande affection ses deux fils naturels Yvain et Gratien de Foix ; Gratien fut marié à Isabelle de La Cerda, infante de Castille et seule héritière du duché de Medina-Cœli. Il fut le chef de l'illustre famille de ce nom, l'une des premières d'Espagne. Yvain n'abandonna pas son père, et il était à ses côtés, lorsque Gaston-Phébus ayant chassé l'ours aux environs de Sauveterre, tomba frappé d'apoplexie dans la commanderie d'Orion, le 12 août 1390.

Le chroniqueur Bertrand Elie nous a laissé une relation des brillantes obsèques du comte Phébus inhumé à Orthez dans l'église des frères Prêcheurs. Il nous apprend que le deuil fut général que la population toute entière du Béarn s'empressait autour de son convoi funèbre, faisait retentir les airs de ses cris et de ses gémissements. Huit chevaliers portèrent sur leurs épaules le corps du prince ; l'on distinguait parmi eux le vicomte de Bruniquet, Roger d'Espagne, Manault de Navailles et Richard de SaintGeorges.

Mathieu de Castelbon succéda à Gaston-Phébus après quelques difficultés. Il fut reconnu comme souverain de Béarn par les états assemblés à Orthez, le 5 juillet 1393.

LAS HAUNOUS DE GASTOU-PHÉBUS

COUMTE DE FOUX, SENHOU SOUBIRAA DE BEARN.

Cant béarnés, qui ha oubtiengut à Béziers ue medalhe d'haunou,

Au Concours de 1870.

A la noble y leyaü ciutat d'Orthez!

I.

Tà quin doü toquen las campanes!
Hens la ciutat d'Orthez, perque y'ha tan d'arrut,
Perque deus mountz, coum de las planes,
En de grans arramatz, lous pobles han courrut?

Perque, sus la tour de Mouncade,
Ayreye l'estandart de negre acaperat?
Toutz lous senhous de la countrade
Perqu'an l'oelh armulhous, y lou cò claberat?

LES FUNÉRAILLES DE GASTON-PHÉBUS

COMTE DE FOIX, SEIGNEUR SOUVERAIN DE BÉARN.

Poème Béarnais, qui a obtenu une médaille d'honneur

Au Concours de la Société archéologique, scientifique et littéraire de Béziers, en 1870.

TRADUCTION FRANÇAISE.

A la noble et loyale cité d'Orthez !

I.

Pour quel deuil ces tintements funèbres ?
Dans la cité d'Orthez pourquoi tant d'animation !
Pourquoi des monts, comme des plaines,
Les peuples ont-ils accouru en foules innombrables !

Pourquoi sur la tour de Moncade,
L'étendard flotte-t-il couvert de voiles noirs ?
Tous les seigneurs de la contrée,
Pourquoi ont-ils l'œil humide et le cœur navré ?

Quoant de caperàs, de canounyes !
D'abesques assemblatz au castet biscoundaü !
Per las carrères, quoant de mounyes !
Tout pareix anounsa bet quaücarré de naü.

Escoutatz lou poble qui ploure :
« Malaye ! sà ditz eth, l'hespitau d'Auriou,
« Puixqu'aquiü la mourt traydoure
« Ens ha tan soubtementz raubat Mossen Gastou !

« Plouratz, hilhotz d'aqueste terre,
« Yens deu coumtat de Foux, y deu Marsà, plouratz !
« Au Béarn, maye homi de guerre
« Nou retyi nouste peys, mielhe penden la patz.

« Quins at aüré dit l'aute die
« Quoand lou bedoum yessi de soun castet, poumpous,
« Quoand, deu coustat de sent Gladie,
» Dab dus centz cabalès anabe cassa l'ous !

« Penden sa bite glouriouse,
« Arrès nou déshoundra lous estats Bearnés ;
« Toustem la bescoumtat hurouse
« Qu'es sabou pla goarda deus Anglés y Francés.

« Més betleù que ba truca l'hore,
« Oùn deu coumte Phebus coumensen las haunous,
« Anem toutz en cridan . biahore !
« Per hà nouste debé, t'aus frays predicadous.

Que de prêtres, que de chanoines ?
Que d'évêques réunis au château vicomtal !
A travers les rues, que de moines,
Tout semble annoncer un grand événement.

Ecoutez le peuple en larmes :
« Malheureuse, dit-il, la commanderie d'Orion
« Puisque c'est là que la mort traîtresse
« Nous a si subitement ravi Monseigneur Gaston.

« Pleurez enfants de cette souveraineté,
« Gens du comté de Foix et du Marsan, pleurez !
« En Béarn, plus grand homme de guerre
« Ne gouverna mieux le pays pendant la paix.

« Qui nous l'eût dit il y a quelques jours,
« Quand nous le vîmes sortir radieux de son château,
« Quand du côté de Saint-Gladie,
« Il allait chasser l'ours avec deux cents cavaliers.

« Pendant sa glorieuse vie,
« Nul n'osa insulter aux états Béarnais,
« Et toujours la vicomté heureuse
« Sut se préserver des Anglais et des Français.

« Mais bientôt va sonner l'heure,
« Où du comte Phébus commencent les funérailles ;
« Allons tous, en jetant des cris de détresse
« Pour faire notre devoir, à l'église des frères prêcheurs.

II.

Entertan de Sent Pé la campane alanguide
De l'ahouc, à lougs tocs mercabe la sourtide.
Au bet cap de dabant, Johan de Castetnaü
Deu doü, dap grant haunou, mountabe lou chibaü
Disent à cade pas, paraules tà doulentes
Qu'en las audin, las gens en èren desplasentes.
Detz serbidous à pè, de negre toutz bestitz,
Caminaben près d'eth, dab grans plous y grans critz.
Lou chibaü taü medix, négre mante pourtabe
Oundrade d'escutz d'or ; l'u qu'arrepresentabe
Las baques de Bearn, en cam d'arrouy pintrat,
L'aut las armes de Foux, gentiu y bet coumtat ;
Lou ters de Castetvielh dab la tour aryentade,
Y lou quoart countienè lous tourtetz de Mouncade.
Darrè d'eths que bienèn toutz lous bayles d'Aussau,
D'Aspe y de Baretous de Pontac y de Pau.
Cadu dab hère moun, y dab la sou banère
Tant qui coumpletamentz croubiben la carrère.
Trente ciutatz de Foux y mandan deputatz
Y cent locs de Bearn, ey houn representatz.
Qu'auren dit en beden tà noumbrouse assemblade,
Que toute la Gascounhe aquiù s'ere pourtade.
Lous barous y yentiüs de toutes partz biengutz
A l'entour de cinq centz, hèn lusi lurs escutz.
Esquissan lurs capetz, plouradoures lougades

II.

Cependant de Saint-Pierre, la cloche gémissante
Annonçait la sortie du cortége par son glas prolongé.
En tête du convoi, s'avançait Jean de Castetnau,
Montant avec grand honneur le cheval du deuil,
Et disant à chaque pas des paroles si tristes,
Qu'en les entendant, les gens en avaient l'âme désolée.
Dix serviteurs à pied, tous vêtus de noir,
Marchaient à ses côtés, versant d'abondantes larmes, et proférant des
Le cheval lui aussi portait un caparaçon noir, [cris funèbres,]
Orné d'écussons d'or ; l'un représentait
Les vaches de Béarn peintes sur champ de gueules,
L'autre les armes de Foix, noble et beau comté,
Le troisième de Castetvieilh à la tour d'argent,
Et le dernier contenait les tourteaux de Moncade.
Après eux, venaient tous les Bayles (1) d'Ossau,
D'Aspe et de Barétous, de Pontacq et de Pau,
Chacun avec sa bannière, et suivi d'une grande foule,
De telle façon que la rue en était complètement couverte,
Trente villes de Foix y envoyèrent des députations,
Et cent bourgs de Béarn y furent représentés.
On eût dit en voyant une assemblée si nombreuse
Que toute la Gascogne s'était portée dans cette ville.
Les seigneurs et les barons venus de toutes parts,
Au nombre de cinq cents, y étalèrent leurs écussons.
Déchirant leurs manteaux, des pleureuses à gages,

---

(1) Le bayle était un magistrat nommé par le souverain pour présider à la cour des jurats et pour poursuivre en son nom les délits et le paiement des amendes ; c'était lui qui recevait les plaintes, donnait les assignations, et faisait exécuter les jugements. Il avait en un mot, les mêmes atttributions que les baillis en France.

Que digoun de 'aurost las cantes desoulades.
Mey n'ère pas besounh ; per la mourt de Gastou,
Lou Bearn qu'ere tout counsumit de doulou.
Nabarre y trametou, d'es distinga yelouse
Cinq draps d'or qu'ey enbia la ciutat de Toulouse,
Qui houn datz au counbent per há capes missaüs
Taü serbici de Diu y toustem counserbaüs.
Enbiatz tabe y'habou de Beziers y Narboune,
De tout lou Bourdalés de Bigorre y Bayoune.
Lous abesques, seguitz de hère reliyous,
Precedaben lou cors pourtat per hoeyt barous.
Mossen Yvan de Foux lou permè qu'en anabe
En l'ourdi deus perdentz, y soun fray l'acoustabe ;
En seguide bienè Matheú de Castelbou
Que la cour de Bearn prouclama per senhou,
Per fini, darré d'eths la marche ère barrade
Per quoate cabalès, l'u que tiénè l'espade
Dount lou counte de Foux en goerre se serbi
Lou segoun deu torney amiabe l'arroussi
Dab l'arnès tout sancé ; l'aute que cabalgabe
Lou coursiè de Phebus, y lou pennou pourtabe,
Lou darrè cababaler En Pé de Cabestanhs
Goardabe la banère y hasè de grans planhs.

.....

Au frays Predicadous, las paretz amantades

Redirent de *l'aürost* (1) les chants désolés.
Mais, peine inutile, par la mort de Gaston,
Le Béarn était tout entier consumé de douleur.
La Navarre y députa ; de se distinguer jalouse,
La cité Toulousaine y envoya cinq draps d'or,
Qui furent donnés au couvent pour faire des ornements sacerdotaux
Pour le service divin, et toujours les conserver.
Il y eut aussi des envoyés de Béziers et de Narbonne,
Du Bordelais entier, de Bayonne et de Bigorre.
Les évêques suivis d'un grand nombre de religieux
Précédaient le corps porté par huit barons.
Monseigneur Ivain de Foix s'avançait le premier
Au rang des affligés, et son frère l'accompagnait ;
Immédiatement après eux venait Mathieu de Castelbon
Que la cour de Béarn proclama pour son souverain.
Enfin derrière tous ces seigneurs, la marche était fermée
Par quatre cavaliers, l'un tenait l'épée,
Dont le comte Phébus se servit en guerre,
Le second menait le destrier du tournoi,
Avec l'équipement complet ; l'autre chevauchait
Le coursier de Phébus, et portait le pennon
Le dernier des cavaliers En (2) Pierre de Cabestanhs,
Portait l'étendart et faisait entendre des gémissements prolongés.
.....
Aux frères prêcheurs, les murs pavoisés

---

(1) L'aürost ou chant des funérailles est improvisé par la femme du défunt et ses plus proches parentes. Elles y célèbrent les vertus du défunt et les principales phases de sa vie. Autrefois il y avait des pleureuses à gages qui se chargeaient de ce dévoir. L'aürost cependant ne contient pas que des louanges, et souvent au lieu d'une oraison funèbre c'est un jugement. L'usage de l'aürost se conserve encore dans la vallée d'Aspe.

(2) En, Ena, particule distinctive de la noblesse en Béarn, comme dans plusieurs autres pays du midi. Il correspond au Don, Doña des Espagnols.

D'escussous de draps d'or, à las armes mesclades
Deu Bearn y de Foux, d'inquo'ü soum deus pialatz,
Esmudiben las yens de lur biste estounatz.
Per l'abesque de Foux la misse qu'estou dite
Bingt mountyes la cantan, la cère bénédite
Enta d'aquet ahouc se counta per quintaüs,
A l'hore d'auheri, que hen biè lous chibaüs
Qui toutz estén aufritz, dab l'armure sancère,
L'espade de Phebus, l'escut y la banère.
Entertant lous barous, cabers y doumentyès
Anán de dus en dus, y dab sengles laurès
La hosse qu'asperyan toutz, dab aygue senhade;
Y per hà lur haunou, dab la boutz desoulade :
Biahore — cridan eths — deu gran coumte Gastou!
L'aufici terminat, l'abesque d'Aulourou
Puya, la mitre au cap, sus la predicadère
Y digou lou predic en aquesté manière.

III.

Escoutatz, prèlatz y barous,
Pobles acy biengutz deus bords de la Garoune;
Que boy celebra las laudous
Deu Senhou de Bearn, Phebus que Diu perdoune!

D'écussons de draps d'or, aux armes mêlées
De Foix et de Béarn, jusqu'au sommet des piliers,
Rendaient muets d'admiration les assistants étonnés de tant de richesse
Par l'évêque de Foix la messe fut dite,
Vingt moines la chantèrent, la cire bénite,
A cet enterrement, se compta par quintaux.
A l'heure de l'offrande, on fit venir les chevaux,
Qui furent tous offerts avec l'armure entière
L'épée de Phébus, la bannière et le bouclier.
Cependant, les barons, cavers et domengers (1)
Allèrent deux à deux, et chacun un laurier à la main,
Ils aspergèrent la sépulture d'eau bénite ;
Et afin de rendre tous leurs hommages, d'une voix désolée
Ils crièrent : *Biaffore* (2) du grand comte Gaston !
L'office terminé, l'évêque d'Oloron
Monta la mitre en tête, sur la chaire
Et dit l'oraison funèbre dans les termes suivants :

III.

Ecoutez, prélats et barons,
Peuples ici venus, des bords de la Garonne,
Je vais célébrer les louanges
Du seigneur de Béarn, Phébus à qui Dieu fasse paix !

---

(1) Les barons, cavers et domengers, tels étaient en Béarn, les trois ordres de la noblesse, ils correspondaient aux trois ordres aragonais des ricombres, caballeros et infanzones.

(2) Biaffore ou Biahore est un iri de détresse. On lit dans les fors de Béarn, art. 169 : *Informa lo senhor deu crit et de Biaffore.* Informer le seigneur du cri, et de l'appel au secours. Ce mot est encore usité de nos jours.

Lou boun Diü, qui tié dens sa ma
Deus pobles y deus reys l'eternaü destinade,
Qu'es maude quoand ayim de plâ
D'u rey segoun soun cò, la persoune adourade.

Lou qui plouram ataü que hou;
Y lou Bearn yamey, n'habé bist mielhe meste;
Toustem, au cami de l'haunou,
Eth dabant Diü soulet, que doublega la teste.

A quinze ans, que prengou la croutz
Anan per peleya lous mourous en Espanhe,
Y tarrible coum lous agloutz,
De mourtz y de heritz croubibe la campanhe!

Quoand Charles soun reyaù cunhat,
Estou heyt présouné per lou rey Yan de France,
Qu'ep deü soubié quin ey anat
Nouste coumte auta leù per la sò desliürance.

Lou Francès, au loc d'escouta
La rasou que Phebus habè per soun partatye
En u castet lou hè bouta
Boulen que deu Bearn qu'en rendousse l'houmatye.

Embarre-m, puixqu'ataü te platz,
Rey, sa digou Gastou, que soy en ta puixence,
Més appren que lous més estatz
A d'arrès soun qu'à Diü, nou deben aubedience.

Le bon Dieu qui tient dans sa main,
Des peuples et des rois l'éternelle destinée,
Nous envoie quand nous agisssons bien
D'un roi selon son cœur la personne adorée.

Ainsi fut celui que nous pleurons,
Et le Béarn ne connut jamais un meilleur maître,
Toujours suivant le chemin de l'honneur,
Il ne courba son front que devant Dieu seul !

A quinze ans, il prit la croix
Allant combattre les Maures d'Espagne ;
Et aussi terrible que les avalanches,
Il couvrait les champs de morts et de blessés.

Quand Charles son royal beau-frère
Fut fait prisonnier par le roi Jean de France,
Vous devez vous souvenir comment
Notre comte partit immédiatement pour tenter sa délivrance.

Le Français au lieu d'écouter
La raison que Phébus avait pour son partage,
Le fit enfermer dans un château fort,
Prétendant qu'il lui rendit hommage pour la terre de Béarn.

Enferme-moi, puisque telle est ta volonté,
O roi, lui dit Gaston, je suis en ton pouvoir,
Mais apprends que mes états
A nul hormis à Dieu, ne doivent obéissance.

Quand lou rey lou lexa parti
A las terres deu nord que pourta soun espade;
Y per eth, l'Allemanhe bi
La sang deüs infideüs hère cops barreyade.

Eth counserba las libertatz
Dount de tout temps ensà, lou Béarn è s'haunore;
Sa prudenci, penden la patz,
Ens hé grans aü dehens, y crangutz aü dehore.

Qui nou sap, qu'aü castet d'Orthez,
Lou coumte ey soulè hà grans coumbitz y grans hestes;
Qu'ey arcoelhè lous Estranyès
Y lous thesaurs per eths à s'aubri qu'eren prestes.

Lou puixent coumte d'Armanhac,
En armes, deu Bearn biengou houra la terre;
Mès la batalhe de Launac
Hé cara soun ourgulh, en acabant la guerre.

La brespe d'aquet grand coumbat,
Dab l'eslou de sa yen, Phebus qu'ere á Mouncade;
Y dens soun lheyt au soum liürat,
Quoand de la part deu ceü, taü bisiou l'esté dade.

Bet homi blanc tout arrident
Qu'eu hasè boune care, en lou disen : couratye !
Sent Bolusia lou tò parent
Sus las yens d'Armagnac, te preditz l'abantaye.

Quand le roi lui eut rendu sa liberté,
Il alla porter son épée dans les régions du nord ;
Et l'Allemagne put le voir
Verser souvent le sang des infidèles.

Il conserva les libertés
Dont le Béarn s'honore depuis un temps immémorial ;
Sa prudence, pendant la paix,
Nous rendit grands au dedans et redoutés au dehors.

Qui ne sait qu'au château d'Orthez,
Phébus avait accoutumé de faire de nobles invitations et de
Il y accueillait les étrangers [grandes fêtes.]
Et les trésors étaient toujours prêts à s'ouvrir pour eux.

Le puissant comte d'Armagnac
Vint fouler en armes, les terres du Béarn ;
Mais la bataille de Launac
Fit taire son orgueil, et mit fin à la guerre.

La veille de ce combat glorieux,
Avec l'élite de ses gens Phébus était à Moncade,
Et dans son lit, il se livrait au sommeil,
Quand il reçut du ciel une vision semblable.

Un homme vêtu de blanc, souriant et gracieux
Lui faisait bon visage, en lui disant : Courage !
« Saint Volusien ton parent
« Te prédit l'avantage sur les gens d'Armagnac.

« Lou mé hilh, lhebet au plus leù;
» Doumà que ganheras la bictori mey bère
» Puixqu'ataù ey l'ourdi deu ceù;
» Y dab chic de sourdatz, tu qu'en preneras hère. »

En medix tems, Phebus bedou
Armanhac caminant, y d'Acs seguin la bie;
Mès l'homi blanc de male humou,
Chens lou boule escouta, qu'eu birabe l'esquie.

En memori deu sountye hurous,
Lou coumte que mandá que tres liüres de cère
Cade an, près deu sent glourious,
Ardoussen en la heste, oun tout Foux lou bénère.

L'estret sendè de la bertut
Estou per eth seguit dinquo'ü miey de las armes;
Au Ceù Diü l'haye recebut!
Y que boulhe seca la hount de noustes larmes!

Diü que bey you! B'ey glourious
L'abiè qui dens lou Ceù leyi per noustes princes,
Debat eths, lous pobles hurous
Qu'eùs porten lous tributz de noumbrouses proubinces

Case de Foux, que yessirá
U gran rey de toun sang, qui per u hat trop rare
Dens sa couroune amagará
Dab lous liris Francés, cadènes de Nabarre!

« Mon fils, lève-toi au plus vite
« Demain tu remporteras la plus glorieuse victoire de ta vie,
« Car tel est l'ordre du ciel,
« Et avec peu de soldats tu en prendras un grand nombre

En même temps, Phébus vit
Armagnac cheminant et suivant la route de Dax,
Mais l'homme blanc de mauvaise humeur,
Lui tournait le dos, sans vouloir l'écouter.

En mémoire de ce songe heureux,
Le comte ordonna que trois livres de cire
Brûlassent chaque année, près du saint glorieux
En la fête où tout le comté de Foix le vénère.

L'étroit sentier de la vertu
Fut suivi par lui, jusqu'au milieu des armes,
Au ciel, que Dieu l'ait reçu !
Et qu'il veuille tarir la source de nos larmes.

Mais que vois-je, grand Dieu !
Qu'il est glorieux l'avenir que le ciel réserve à nos Princes !
Soumis à leurs lois, les peuples heureux
Leur portent le tribut de provinces nombreuses.

Race de Foix, il sortira
Un grand roi de ton sang, qui par un rare bonheur,
Embrassera dans sa couronne
Avec les lys français, les chaînes de Navarre.

Deu gran coumte de Foux la despulhe mourtaù
Hou counfiade à la terre, en la hosse reyaù
Ount deus hilhs de Centulh la race ey sepelide,
Gran Diü, deus Béarnés nou troumpetz pas l'ahide.
Hetz qu'aquet loc de patz à la mourt counsacrat
Peus sègles benidés demoure respectat !.

GUILLAUME DE BATAILLE.

Du noble souverain la dépouille mortelle
Fut confiée à la terre, dans la sépulture vraiment royale.
Où des fils de Centulle la race est ensevelie.
Grand Dieu, des Béarnais ne trompez pas l'espoir,
Faites que ce lieu de paix consacré à la mort,
Soit toujours respecté par les siècles à venir.

Toulouse